

Joseph Schumpeter et « l'essence du développement »

Nous appellerons Evolution Economique les changements des processus économiques entraînés par l'innovation, ainsi que tous leurs effets, et les réponses du système économique. [J. Schumpeter, *Business Cycles*, 1939, p.86].

Qui était Joseph Schumpeter ?

Le titre de l'article fait référence au premier livre de Schumpeter *Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie* (L'essence et la nature de l'économie théorique) qui n'a jamais été traduit de l'allemand, ni réédité du vivant de Schumpeter. Les critiques de l'ouvrage de jeunesse ne sont guère élogieuses : « La principale erreur de Schumpeter est qu'il veut englober trop de choses. On a le sentiment que l'auteur n'a pas encore atteint son équilibre et qu'il a encore à apprendre à délimiter son champ d'étude. » écrit Friedrich von Wieser, son collègue de Vienne.

Joseph Alois Schumpeter est né le 8 février 1883 à Triesch, une ville de la province de Moravie dans l'empire austro-hongrois. La Moravie fait partie de la Tchécoslovaquie en 1918, puis de l'Allemagne à partir de 1938, puis de la Tchécoslovaquie à partir de 1945. Trest est depuis 1993 une ville de la République tchèque.

Le père et le grand-père de Schumpeter étaient des entrepreneurs dans l'industrie textile locale. Le père de Joseph meurt en 1887. Sa mère se remarie avec un officier supérieur aristocrate qui inscrit Schumpeter au Theresianum, la prestigieuse académie réservée aux jeunes gens de « la meilleure société ». Schumpeter entre en 1901 comme étudiant à la Faculté de droit et de Science politique de l'Université de Vienne où le grade de docteur en droit lui est décerné en 1906. Schumpeter obtient en 1909 son premier poste universitaire à Czernowitz, capitale de la Bukovine, puis une chaire à l'université de Graz en 1911. Il enseigne à l'université de Bonn de 1925 à 1932, date à laquelle Frank Taussig lui propose un poste à Harvard où il passe les dix-huit dernières années de sa vie. Frank Taussig fait partie des dix économistes célébrés par Schumpeter dans son ouvrage posthume *Ten Great Economists* [Allen & Unwin, 1952].

Derrière cette carrière universitaire en apparence glorieuse - Schumpeter a toutefois toujours regretté que les universités prestigieuses de Vienne et surtout de Berlin ne lui aient jamais offert de poste - et lisse, la biographie de Schumpeter présente des aspects assez énigmatiques. Schumpeter se vante souvent : « J'ai toujours eu trois ambitions : être le plus grand économiste du monde, le meilleur cavalier d'Autriche et le meilleur amant de Vienne » (*Schon frueh hatte ich drei Ziele : der groesste Oekonom der Welt, der groesste Reiter Oesterreichs und der beste Liebhaber Wiens zu warden. Nun, bei einer dieser Ambitionen habe ich versagt*). Schumpeter, pince-sans-rire, qui vient souvent faire ses cours en costume d'équitation, ajoute que tout ne se passe pas bien avec les chevaux !

Il existe trois ouvrages de référence sur la vie de Joseph Schumpeter : Richard Swedberg, *Schumpeter: A Biography*. Princeton: Princeton University Press, 1991 ; Wolfgang Stolper, *Joseph Alois Schumpeter – The Public Life of a Private Man*, Princeton : Princeton University Press, 1994 ; Thomas McCraw, *Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction*. Cambridge : Belknap Press, 2007.

En 1907, Schumpeter est à Londres, et le jeune docteur viennois rencontre Alfred Marshall et Francis Ysidro Edgeworth. Il profite de son séjour pour se marier impétueusement avec Gladys Ricarde Seaver, qui, grâce à ses relations, lui obtient un poste au Caire dans un cabinet juridique italien. La Première guerre mondiale permet à Schumpeter d'être géographiquement séparé de son épouse anglaise. Il obtient facilement le divorce devant un tribunal autrichien en 1920. Pour les avocats de son épouse anglaise, Schumpeter devient bigame lorsqu'il se remarie en 1925.

Schumpeter, qui trouve le temps de rédiger en Egypte son premier ouvrage *Das Wesen*, est donc pendant quelques semestres le conseiller financier d'une princesse égyptienne. Malade,

il revient en Autriche pour entamer une carrière universitaire. Dès 1912, il publie son second ouvrage *Die Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung*. L'ouvrage est traduit en anglais sous le titre *The Theory of Economic Development: An Inquiry into Profits, Capital, Credit, Interest, and the Business Cycle*, Cambridge, Harvard University Press, 1934 ; en français, sous le titre *Théorie de l'évolution économique*, Paris : Dalloz, 1935.

Le livre de Schumpeter attire l'attention des lecteurs de langue allemande par l'affirmation selon laquelle le développement du capitalisme est attribuable aux innovations, aux entrepreneurs audacieux et au crédit bancaire. En 1913 et 1914, Schumpeter, qui se morfond à Graz, part comme professeur visitant à l'université Columbia de New York dans le département d'économie dirigé par l'économiste « institutionnaliste » Wesley Mitchell qui vient de publier l'ouvrage *Business Cycles*, [Berkeley : University of California Press, 1913]. Dans la note de lecture qu'il consacre au livre de Mitchell, Schumpeter écrit : « Il s'agit du travail le plus remarquable depuis celui de Juglar ».

En 1914, il publie son troisième ouvrage, consacré à l'histoire de la pensée économique, *Epochen der Dogmen – und Methodengeschichte* qui montre son affinité pour les travaux de l'école historique allemande. L'ouvrage est traduit en anglais sous le titre *Economic Doctrine and Method: An Historical Sketch* [London : Allen & Unwin, 1954] ; en français, sous le titre *Esquisse d'une histoire de la science économique des origines au début du XX^e siècle* [Paris : Dalloz, 1972]. Dans l'ouvrage, Schumpeter définit quels sont, d'après lui, les six éléments fondamentaux de l'Ecole historique : 1) la croyance en l'unité indissociable des différentes composantes de la vie sociale ; 2) un intérêt marqué pour le développement ; 3) un point de vue organique et holistique ; 4) la reconnaissance de la pluralité des mobiles humains ; 5) un intérêt dans les relations individuelles et concrètes plutôt que dans l'aspect général des événements ; 6) la relativité historique.

Grâce à son statut d'universitaire, Schumpeter échappe à la conscription et il réussit même à se faire nommer conseiller de l'Empereur autrichien en 1916. La fin de la Première Guerre mondiale et l'effondrement de l'Empire austro-hongrois lui permettent de se frotter à l'action politique, comme le fait Max Weber à la même époque. Plusieurs socialistes marxistes qui arrivent au pouvoir en Allemagne et en Autriche ont été étudiants avec Schumpeter à l'université de Vienne (Otto Bauer, Rudolf Hilferding, Emil Lederer).

Lorsque Karl Kaustky organise une « commission de socialisation » (*Sozialisierungskommission*) à laquelle participent Hilferding et Lederer, Schumpeter accepte d'y siéger à la fin de l'année 1918. Appelé par Otto Bauer qui a pris le contrôle de la « Vienne rouge », Schumpeter devient brièvement ministre des Finances dans le gouvernement socialiste autrichien d'avril à novembre 1919. Il est « démissionné » en raison de l'hyperinflation qui ravage l'économie autrichienne.

Schumpeter retourne brièvement enseigner à l'université de Graz où les étudiants boycottent ses cours en raison de ses récents engagements politiques. Il abandonne son statut d'universitaire en 1921 pour reprendre et diriger la banque privée Biedermann. C'est à cette époque que l'« ancien ministre des Finances » Schumpeter adopte un style de vie particulièrement flamboyant. Lorsqu'on fait des commentaires peu amènes sur ses frasques « il loue un fiacre tiré par deux chevaux pour monter et descendre à la mi-journée la Kärntnerstasse - un grand boulevard au centre de Vienne - avec une séduisante prostituée blonde sur un genou et une brune aussi attirante sur l'autre. » [Richard Swedberg, op. cit., p. 68].

Couvert de dettes à la suite de la faillite de la banque, Schumpeter obtient en 1925 un poste de professeur à l'université de Bonn, grâce au soutien des économistes de l'école historique allemande, Arthur Spiethoff et Gustav Stolper. Il se marie la même année avec Anna Reisinger dont il est tombé amoureux lorsqu'elle avait douze ans et dont il a financé jusque là l'éducation. En juin 1926, « l'épouse de Schumpeter meurt en couches, et cette disparition est

suivie quelques mois plus tard par le décès de sa mère, à laquelle Schumpeter était très attaché. Ce double choc émotionnel, qui survient après l'effondrement de la « Double monarchie » [L'Autriche-Hongrie] à laquelle il tenait tant, la perte de sa fortune, et les attaques répétées à son honneur personnel, représentent le traumatisme final qui transforme Schumpeter, homme d'une vitalité impressionnante, en une personne dépressive et brisée sur le plan émotionnel. » [Wolfgang Stolper, *Joseph Alois Schumpeter*, op. cit., p. 7]. Schumpeter continuera, sa vie durant, à écrire tous les jours dans son agenda à Anna et à sa mère.

Schumpeter, qui se morfond à Bonn, part comme professeur visitant à Harvard en 1927 et 1928, puis à l'université japonaise de Hitosubashi en 1929 et 1931. Désespérant d'obtenir un poste à l'université de Berlin, il accepte la proposition de Frank Taussig de devenir enseignant permanent à Harvard.

Professeur excentrique, Schumpeter fait toujours attendre ses étudiants avant d'entrer dans la salle de cours, il retire cérémonieusement son chapeau, ses gants, son pardessus – la chemise, la cravate, les chaussettes et la pochette de Schumpeter sont toujours assorties -, puis il prend la parole pour affirmer – nous sommes en 1932, au plus profond de la grande dépression -avec un solide accent viennois : « *Chentlemen*, la Dépression vous inquiète. Vous ne devriez pas être inquiets, car, pour le capitalisme, une dépression n'est qu'une bonne *douche* froide ». « *Chentlemen*, you are vorried about the depression. You should not be. For capitalism, a depression is a good cold *douche* », écrit Robert Heilbroner qui fait partie de la première promotion d'étudiants de Schumpeter à Harvard. Heilbroner explique que la grande majorité de l'auditoire ne sait pas que ce que signifie le mot français *douche* qu'utilise le Professeur. [R. Heilbroner, *The wordly philosophers*, op. cit., p. 291].

Les auditeurs ne comprennent pas toujours parfaitement les discours multilingues de Schumpeter, mais ils s'aperçoivent rapidement que le Professeur Schumpy ne donne d'excellentes notes qu'à trois catégories d'étudiants : les jésuites, les femmes et tous les autres !

En 1935, Schumpeter achève enfin de régler les dettes de son expérience malheureuse de banquier. Il se marie en 1937 avec son étudiante Elizabeth Boody. [C'est Elizabeth Boody Schumpeter qui réalise l'édition posthume du sixième ouvrage de Schumpeter *History of Economic Analysis*, London : Allen & Unwin, 1954. Schumpeter publie au total quinze livres, six brochures, cent vingt-sept articles, soit plus de 8400 pages rédigées de textes économiques].

Schumpeter publie son quatrième ouvrage significatif en 1939, *Business Cycles : A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Progress* qui développe, en deux volumes et 1100 pages, l'article de huit pages « The Analysis of Economic Change » [Review of *Economic Statistics*, XVII, May 1935, pp. 2-10] qu'il avait consacré au même thème. L'ouvrage, qui est beaucoup trop long, n'a pas été traduit en français. Il en existe une version abrégée beaucoup plus abordable: *Business Cycles : A Theoretical, Historical and Statistical Analysis of the Capitalist Progress*, abridged by R. Fels, New York : McGraw-Hill, 1962.

Les commentaires des économistes sont pour le moins mitigés, et le livre n'a aucun retentissement, ce qui n'est pas le cas de l'ouvrage populaire *Capitalism, Socialism and Democracy* qui est publié en 1942. L'édition originale (New York : Harper & Row, 1942 ; London : Allen & Unwin) fait peu parler d'elle, mais la seconde édition (1946) à laquelle Schumpeter rajoute un chapitre, et surtout la troisième (1950) qui incorpore « The March into Socialism », et la quatrième (London : Allen & Unwin, 1952), font de l'ouvrage un best-seller international. L'ouvrage a été traduit en seize langues dont l'Hindi, le Persan et le Coréen, mais les autorités soviétiques n'ont jamais toléré de traduction russe (*La théorie du développement économique* a été publiée en russe en 1982). La traduction française (incomplète et truffée de coquilles : Max Weber devient Marx Weber, la théorie de

l'exploitation se transforme en théorie de l'exposition, etc.) est publiée sous le titre *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris : Payot, 1951. La cinquième partie de l'ouvrage consacrée à *L'histoire des partis socialistes* n'a pas été traduite en français, car elle n'était pas « politiquement correcte » dans la France du début des années 1950 où la SFIO était un grand parti de gouvernement et le PCF un grand parti d'opposition...

Il faut dire que Schumpeter cherche absolument le succès éditorial. Paul Samuelson dit que Schumpeter se vante devant ses étudiants d'écrire un « *off-the-cuff pot-boiler* » (un livre vite fait qui fera bouillir la marmite). [P. Samuelson, "Reflections on the Schumpeter I knew well", *Journal of Evolutionary Economics*, 13: 2003, pp. 463-467].

Schumpeter n'hésite pas à se transformer en prophète : « Le capitalisme peut-il survivre ? Non, je ne crois pas qu'il le puisse. », « Le socialisme peut-il fonctionner ? A coup sûr, il le peut » [*Capitalisme, socialisme et démocratie*, p.93.], deux affirmations qui ne sont pas pour déplaire à certains des disciples de Keynes, en dépit du fait que la note de lecture de la *Théorie générale* rédigée par Schumpeter ait été extrêmement négative. [Dans son agenda personnel, Schumpeter écrit : « L'économie keynésienne est à la mode aujourd'hui, tout comme le sont les danses de nègres »].

L'économiste cambridgienne Joan Robinson écrit : « Le lecteur est entraîné par la fraîcheur, l'audace, l'impétuosité des arguments du Professeur Schumpeter ». [*Economic Journal*, 53, December 1943, pp. 381-383]. Il faut ajouter que Joan Robinson sera ultérieurement également « entraînée » par la Grande Révolution Culturelle et Prolétarienne de Mao Tse-tung et par l'idéologie *juche* du dictateur Kim Il-Sung de la République Démocratique Populaire de Corée (Corée du Nord). [Voir en particulier son livre *The Cultural Revolution in China*, Baltimore : Penguin Books, 1969, écrit à la gloire de Mao].

Pendant la Seconde guerre mondiale, Schumpeter apparaît encore plus excentrique et isolé ; ses positions opposées à l'entrée en guerre des Etats-Unis, hostiles au président Roosevelt et les relations japonaises de sa femme attirent l'attention du FBI. Il n'obtient pas le poste qu'il convoitait à l'*Institute of Advanced Studies* de Princeton et il se consacre d'arrache-pied à une nouvelle version *expanded* de son livre d'histoire de la pensée économique de 1914 *Epochen der Dogmen*. Le 30 décembre 1949, Schumpeter prononce une communication au congrès de l'*American Economic Association* sur le thème « La marche vers le socialisme » ["March into Socialism", *American Economic Review*, XL, May 1950, pp. 446-456].

Tout en affirmant « Je ne préconise pas le socialisme », il conclut « Marx s'est trompé dans son pronostic des modalités d'effondrement de la société capitaliste – mais il n'a pas eu tort de prédire qu'elle s'effondrerait finalement ».

Schumpeter meurt à soixante-six ans le 7 janvier 1950. En 1952, Elizabeth Boody Schumpeter réunit les articles et essais que Schumpeter a consacrés à dix économistes dans l'ouvrage *Ten Great Economists*. D'après elle, pour Schumpeter, les dix « grands » économistes étaient : Karl Marx, Marie Esprit Léon Walras, Carl Menger, Alfred Marshall, Vilfredo Pareto, Eugen von Böhm-Bawerk, Frank William Taussig, Irving Fisher, Wesley Clair Mitchell, John Maynard Keynes, soit trois américains, deux anglais, deux allemands, un français, un autrichien et un italien. En 1954, Elizabeth Schumpeter compile les notes de Schumpeter pour réaliser l'ouvrage *History of Economic Analysis*. En 1990, le guide « officiel » des références schumpetériennes contient déjà 2176 entrées. [Massimo Augello, *Joseph Alois Schumpeter : A Reference Guide*, Berlin : Springer Verlag, 1990].

***Die Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung* : « Ce n'est pas le propriétaire de diligences qui va construire des voies ferrées »** [*Theory of Economic Development*, p. 66].

Le livre, publié en 1912, contient déjà tous les éléments que Schumpeter reprend et développe dans *Business Cycles* de 1939 et *Capitalism, Socialism and Democracy* de 1942 :

« Les changements spontanés, discontinus, apparaissent dans la sphère industrielle et commerciale, et non dans la sphère des besoins des consommateurs, qu'on doit supposer 'constants'. » [*Théorie de l'évolution économique*, Paris : Dalloz, 1983, p. 65].

Schumpeter part d'un système stationnaire, une « économie qui reste identique à elle-même », fort semblable à l'équilibre général de Walras, et il explique qu'il ne s'agit pas pour lui d'une supposition analytique :

« L'économie stationnaire a été un fait incontestable pendant d'innombrables milliers d'années et aussi, dans les temps historiques, en bien des lieux durant des siècles. » [*Théorie de l'évolution économique*, p. 118].

Dans cette économie stationnaire, les responsables des entreprises – on comprend bien qu'il ne s'agit pas d' « entrepreneurs » - ne font que prendre de façon routinière les mêmes types de décisions, et, comme chez Walras, ils ne font « ni bénéfices ni pertes ». « Sans développement, il n'y a pas de profit ; sans profit, il n'y a pas de développement. » [*Théorie de l'évolution économique*, p. 154].

A ce circuit stationnaire – qui peut néanmoins avoir une certaine croissance quantitative - Schumpeter oppose l'évolution (*Entwicklung*) qui « suscite des phénomènes qualitativement nouveaux ». Cette évolution n'est pas due à des perturbations exogènes telles que les guerres, les catastrophes naturelles qui ne peuvent que perturber temporairement le processus stationnaire. Schumpeter veut montrer, dans son langage pesant et desservi par la traduction, que l'origine des modifications se trouve dans le système économique lui-même :

« Ainsi par évolution, nous comprendrons seulement ces modifications du circuit de la vie économique, que l'économie engendre d'elle-même, modifications seulement éventuelles de l'économie nationale « abandonnée à elle-même » et ne recevant pas d'impulsion extérieure. S'il s'en suivait qu'il n'y a pas de telles causes de modification naissant dans le domaine économique même et que le phénomène appelé par nous en pratique évolution économique repose simplement sur le fait que les données se modifient et que l'économie s'y adapte progressivement, nous dirions alors qu'il n'y a pas d'évolution économique. Par là, nous voudrions dire que l'évolution nationale n'est pas un phénomène pouvant être expliqué économiquement jusqu'à son essence la plus profonde, mais que l'économie, dépourvue elle-même d'évolution, est comme entraînée par les modifications de son milieu, que les raisons et l'explication de l'évolution doivent être cherchées en dehors du groupe de faits que décrit en principe la théorie économique. » [*Théorie de l'évolution économique*, pp. 89-90].

Schumpeter explique que la transformation qualitative du monde économique stationnaire se fait par l'innovation dont « le concept englobe les cinq cas suivants » :

- « 1° La fabrication d'un bien nouveau, c'est-à-dire encore non familier au cercle des consommateurs, ou d'une qualité nouvelle d'un bien ;
- 2° L'introduction d'une méthode de production nouvelle, c'est-à-dire pratiquement inconnue dans cette branche d'industrie ; il n'est nullement nécessaire qu'elle repose sur une découverte scientifiquement nouvelle et elle peut aussi résider dans de nouveaux procédés commerciaux pour une marchandise ;
- 3° L'ouverture d'un débouché nouveau, c'est-à-dire d'un marché où jusqu'à présent la branche concernée de l'industrie du pays n'a pas encore été introduite, que ce marché ait existé avant ou non ;
- 4° La conquête d'une nouvelle source de matières premières ou de produits semi-ouvrés, peu importe qu'il faille créer cette source ou qu'elle ait existé antérieurement, qu'on ne l'ait pas prise en considération ou qu'elle ait été tenue pour inaccessible ;
- 5° La réalisation d'une nouvelle organisation, comme la création d'une situation de monopole (par exemple la 'trustification'), ou l'apparition d'un monopole. » [*Théorie de l'évolution économique*, p. 95].

Le concept d'innovation permet à Schumpeter d'introduire deux acteurs fondamentaux dans sa théorie du développement économique : 'l'entrepreneur', celui qui met en œuvre les inventions, les « combinaisons nouvelles » de facteurs, et 'le banquier', celui « qui a une position intermédiaire entre ceux qui veulent exécuter de nouvelles combinaisons et les possesseurs de moyens de production ».

« Il y a d'abord en lui le rêve et la volonté de fonder un royaume privé, le plus souvent, quoique pas toujours, une dynastie aussi. (...) Puis vient la volonté de vaincre. D'une part vouloir lutter, de l'autre vouloir remporter un succès pour le succès même (...) Répétons-le, il s'agit d'une motivation qui présente une différence caractéristique avec la motivation spécifiquement économique, il s'agit d'une motivation étrangère à la raison économique et à sa loi. La joie enfin de créer une forme économique nouvelle est un troisième groupe de mobiles qui se rencontre aussi par ailleurs, mais qui seulement ici fournit le principe même de la conduite. » [*Théorie de l'évolution économique*, pp. 135-136].

Encadré : l'entrepreneur dans l'histoire de la pensée économique

Schumpeter n'est, bien entendu, pas le premier économiste à donner sa place légitime à l'entrepreneur. Voir Robert Formaini, "The Engine of Capitalist Process: Entrepreneurs in Economic Theory", *Economic and Financial Review Fourth Quarter* 2001. Dans son *Essai Sur la Nature du Commerce en Général* écrit vers 1732, Richard Cantillon utilise 81 fois le terme "entrepreneur". Dans son remarquable *Traité d'économie politique* publié en 1803, Jean-Baptiste Say parle de "l'entrepreneur d'industrie, celui qui entreprend de créer pour son propre compte, à son profit et à ses risques, un produit quelconque.", et il remarque : "Les Anglais n'ont point de mot pour rendre celui d'*entrepreneur d'industrie*", ce qui est exact puisque la traduction anglaise de l'*Essai* de Cantillon utilise le terme "*undertaker*", et la traduction américaine du *Traité* de Say utilise "*adventurer*". Schumpeter n'est, bien entendu, pas non plus le premier économiste à donner sa place légitime au banquier. Dans son ouvrage de 1873, Walter Bagehot explique clairement la relation entre le développement financier et la croissance économique : « Le capital prêtable reste inactif dans les banques jusqu'au moment où un secteur devient prospère, et il est alors prêté pour développer ce secteur. Ce secteur actif entraîne des effets secondaires et ces effets secondaires permettent de prêter plus de capital ; ces nouveaux prêts à leur tour entraînent des effets tertiaires, et ainsi de suite dans toute la société. » [Walter Bagehot, *Lombard Street : A Description of the Money Market*, London : Kegan, Paul, Trench & Co, 1873].

Le banquier est « dans sa substance même un phénomène de l'évolution ; il rend possible l'exécution de combinaisons nouvelles, il établit pour ainsi dire au nom de l'économie nationale les pleins pouvoirs pour leur exécution. » [*Théorie de l'évolution économique*, p. 105].

Schumpeter présente l'entrepreneur comme un débiteur auquel le banquier permet de « puiser dans le courant économique des biens, avant qu'il puisse y verser quelque chose » :

« Le crédit est essentiellement une création de pouvoir d'achat en vue de sa concession à l'entrepreneur, mais il n'est pas simplement la concession à l'entrepreneur d'un pouvoir d'achat présent de certificats de produits présents. La création de pouvoir d'achat caractérise en principe la méthode selon laquelle s'exécute l'évolution économique dans l'économie nationale ouverte. Le crédit ouvre à l'entrepreneur l'accès au courant économique des biens, avant qu'il n'en ait acquis normalement le droit d'y puiser (...) Ce n'est qu'ainsi que l'évolution économique pourrait se réaliser, qu'elle pourrait s'élever

hors du simple circuit. Et cette fonction est le fondement de l'édifice moderne du crédit. »
[*Théorie de l'évolution économique*, pp. 152-153].

Schumpeter explique que l'épargne n'est pas le facteur déterminant de l'évolution économique :

« L'épargne est évidemment un facteur important pour expliquer la trajectoire que suit l'économie depuis des siècles, mais il n'en reste pas moins que le développement consiste principalement à employer les ressources existantes d'une façon différente. Ce sont les méthodes différentes d'employer les facteurs de production, et non l'épargne, qui ont changé la face du monde économique au cours des cinquante dernières années. » [*Théorie de l'évolution économique*, p. 68].

La première édition du livre attire moins l'attention des économistes allemands que l'ouvrage précédent de Schumpeter *Wesen*, et les rares notes de lecture critiquent l'utilisation que Schumpeter fait de la psychologie pour expliquer le rôle de l'entrepreneur [Augello, Massimo, *Joseph Alois Schumpeter – A Reference Guide*, Berlin : Springer-Verlag, 1990]. En 1926, ayant repris sa carrière universitaire, Schumpeter révisé le texte de la première édition et l'abrège considérablement de 538 pages à 369 pages. Il supprime en particulier tout le chapitre 7 intitulé « L'économie en tant qu'ensemble », car il estime que l'accent mis sur « la sociologie détourne l'attention du lecteur des problèmes de la théorie économique pure ». Schumpeter essaie de montrer dans ce chapitre « perdu » qu'il y a des « entrepreneurs » dans les différents secteurs de la vie sociale (arts, politique, économie, etc.), et que les actions et les interactions sociales de ces entrepreneurs individuels expliquent le changement de la structure sociale. On retrouve à nouveau l'influence de l'École historique allemande. Sous sa forme allégée, le livre suscite à nouveau peu de commentaires, de même que l'édition américaine publiée en 1934.

Le livre de François Perroux, *La Pensée Économique de Joseph Schumpeter une Théorie Pure de la Dynamique Capitaliste*, éd. Dalloz, Paris, 1935, est un contre-exemple significatif. [Voir également du même auteur, le très schumpétérien *Que sais-je ?* n° 315, *Le capitalisme*, PUF, Paris, 1948]. Grâce à une bourse Rockefeller, François Perroux suit à Vienne en 1934 le séminaire de L. Von Mises, ce qui lui permet de se familiariser avec les enseignements de l'école autrichienne. Dans les années 1950, François Perroux (1903-1987) développe une théorie des « pôles de croissance » qui anticipe les travaux des économistes « évolutionnaristes » ["Note sur la notion de pôle de croissance", *Économie appliquée*, n° 1, 1955].

Lorsque *Die Theorie der Wirtschaftlichen Entwicklung* est traduit en japonais en 1937, Schumpeter rédige une préface dans laquelle il explique ainsi son « intuition » :

« Je soupçonnais l'existence, au sein même du système économique, d'une source d'énergie capable de détruire par elle-même l'équilibre. S'il en est ainsi, il devient alors nécessaire d'édifier une théorie purement économique du changement, qui ne se borne pas à chercher appui sur l'intervention de facteurs extérieurs au système. Et c'est cette théorie que j'ai tenté de construire, dans l'espoir qu'elle puisse contribuer à la compréhension du monde capitaliste et expliquer un certain nombre de phénomènes de façon plus satisfaisante que les appareils walrassien ou marshallien. »

Il reconnaît également qu'il cherche, comme Marx, une explication endogène unicusale des fluctuations économiques :

« Je n'avais pas perçu clairement au début ce qui sera d'une évidence immédiate pour le lecteur, à savoir que cette idée et que ce but sont exactement ceux qui sous-tendent l'enseignement économique de Karl Marx. » ["Preface to Japanese Edition of *Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung*." Tr. by I. Nakayama and S. Tobata, Tokyo, Iwanami Shoten, 1937, reprinted in: Clemence, Richard V. (ed.). *Essays of J. A. Schumpeter*, Cambridge, MA: Addison-Wesley, 1951. Les spéculations théoriques de Schumpeter sont prises au

sérieux dans le Japon militariste des années 1930. L'expansionnisme impérialiste japonais de l'époque fait explicitement référence au concept d'innovation schumpétérienne, en particulier au point 3 qui souligne l'intérêt de l'ouverture de nouveaux marchés et de la conquête de nouvelles sources de matières premières].

Entre-temps, la revue économique que dirige Keynes a publié un article dans lequel Schumpeter annonce que le capitalisme laissera nécessairement la place au socialisme. Les arguments utilisés sont exactement ceux que Schumpeter reprendra quatorze ans plus tard dans *Capitalism, Socialism and Democracy* :

« Le capitalisme, bien qu'il soit économiquement stable et même qu'il gagne en stabilité, crée, en rationalisant l'esprit humain, une mentalité et un style de vie incompatible avec les conditions, les motivations et les institutions sociales qui lui sont essentielles (...) Il se transformera, bien que ce ne soit pas du fait de la nécessité économique – et probablement au prix de quelque sacrifice en bien-être économique –, en un ordre de choses que l'on pourra ou non – ce sera une simple question de terminologie – appeler Socialisme» [Joseph A. Schumpeter, "The instability of capitalism", *Economic Journal*, September 1928, pp. 361-386].

Les progrès de la stabilité économique du capitalisme qu'évoque Schumpeter sont rapidement démentis par les faits puisque la Grande Dépression commence à peine deux ans plus tard. Le pronostic de disparition du capitalisme n'est toujours pas validé au 21^{ème} siècle.

Business Cycles : les Cycles économiques à la Schumpeter

En 1939, Schumpeter publie, après plus de sept ans de travail, un ouvrage (en deux volumes et 1095 pages) intitulé *Business Cycles*.

Le titre du livre cherche à attirer l'attention d'un large public fasciné par la récente Grande Dépression, mais c'est le sous-titre « *a theoretical, historical and statistical analysis of the capitalist process* » [Une analyse théorique, historique et statistique du processus capitaliste] qui révèle l'objectif de Schumpeter. Il s'agit de montrer, comme il l'explique dans la préface, que le capitalisme est instable:

« J'ai intitulé ce livre *Business cycles* afin d'indiquer succinctement au lecteur ce qu'il peut attendre à y trouver, mais c'est le sous-titre qui exprime véritablement ce que j'ai essayé de faire (...) L'analyse des cycles n'est rien moins que l'analyse du processus économique (...) Les cycles ne sont pas, comme les amygdales, des choses séparables qu'on peut traiter en elles-mêmes, mais ils font partie, comme les battements du cœur, de l'essence de l'organisme où ils se manifestent. » [*Business Cycles : a theoretical, historical and statistical analysis of the capitalist process*, Vol 1, p. v].

La thèse de Schumpeter n'est pas nouvelle et il l'exprime depuis une trentaine d'années. Il incorpore désormais dans son explication du « rythme capitaliste » les travaux publiés depuis la Première guerre mondiale. [L'article de Joseph Kitchin "Cycles and Trends in Economic Factors", est publié en 1923 dans *Review of Economic and Statistics*, et l'article de Kondratieff "Die langen Wellen der Konjunktur. *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, 56:573-609, est publié en 1926. (Il est traduit en anglais sous le titre "The Long Waves in Economic Life" en 1935, *Review of Economic and Statistics*)].

Dans la préface à l'édition anglaise de *Théorie du développement économique*, Schumpeter écrit en 1934 :

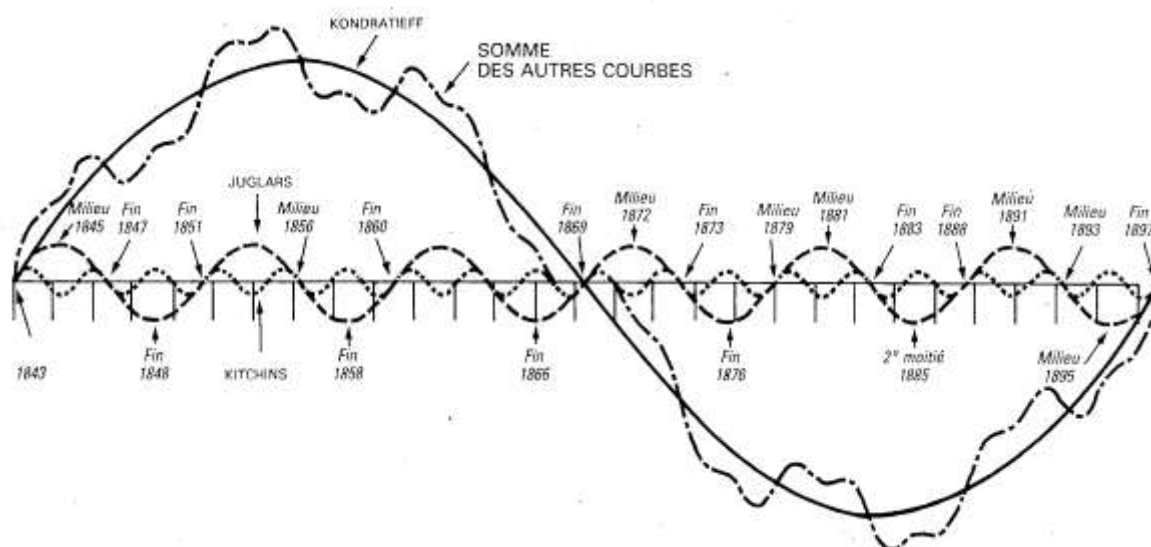
« Je croyais fermement qu'il y avait un seul mouvement en forme de vague, comme celui qui a été découvert par Juglar. Je suis désormais convaincu qu'il y a au moins trois mouvements de ce type, peut-être plus, et que le problème le plus important que doivent traiter les théoriciens du cycle consiste précisément à isoler ces mouvements et à décrire

les phénomènes qui sont liés à leur interaction. » [*Theory of Economic Development*, op. cit., p. ix.

Schumpeter évoque même, dans une conférence à Tokyo en 1931, la possibilité de construire un système à quatre cycles qui incorporerait le « cycle de Kuznets ». Schumpeter vient de lire l'ouvrage de Simon Kuznets dans lequel l'auteur suggère qu'il existe des oscillations d'une quinzaine d'années. [*Secular Movements in Production and Prices : Their Nature and Their Bearing Upon Cyclical Fluctuations*, Boston : Houghton Mifflin, 1930].

Schumpeter se lance dans la tâche impossible de faire entrer les trajectoires historiques des phases d'expansion et de récession dans des périodes répétées et prévisibles de durée déterminée et il n'hésite pas à affirmer :

« A part quelques cas très rares pour lesquels il y a des difficultés, il est possible de compter, à la fois historiquement et statistiquement, six Juglars dans un Kondratieff, et trois Kitchins dans un Juglar, non pas en moyenne mais dans chaque cas. (...) Nous ne prétendons rien quant à notre système à trois cycles (Kitchin, Juglar, Kondratieff), si ce n'est qu'il s'agit d'un procédé descriptif utile. Toutefois, si on l'utilise, on obtient rétrospectivement pour 1929 la « prévision » d'une dépression sérieuse prévue par la formule : la coïncidence des phases de dépression des trois cycles. » [*Business Cycles*, Vol 1, p. 169].



Le « tricycle » de Schumpeter [Schumpeter, J. A., *Business Cycles : A Theoretical, Historical, and Statistical Analysis of the Capitalist Process*, abridged by Rendig Fels, New York : McGraw-Hill, 1962].

Pour être certain que le lecteur retient bien sa typologie des cycles, Schumpeter cite des centaines de fois les trois économistes relativement mineurs, Clément Juglar, Joseph Kitchin et Nikolai Kondratieff.

Une analyse théorique, historique et statistique du processus capitaliste

Le modèle « tricyclique » de Schumpeter peut être, sans grandes difficultés, séparé du véritable cœur de *Business Cycles*. L'analyse du développement des systèmes d'entreprises en Allemagne, en Grande-Bretagne et surtout aux Etats-Unis constitue le travail original de Schumpeter, qui, à la manière de l'école historique allemande, est plus historien et sociologue qu'économiste. « *Business Cycles* est l'interprétation de l'histoire du capitalisme. C'est cela et rien d'autre qui représente le véritable objectif du livre » écrit Jacob Marschak dans la note de

lecture qu'il consacre à l'ouvrage. *Journal of Political Economy*, 48 (Dec. 1940), pp. 889-894. Jacob Marschak (1898-1977) a été directeur de la *Cowles Foundation for Research in Economics* de 1943 à 1948.

« Le capitalisme est essentiellement un processus de changement économique endogène (...) Sans innovations, pas d'entrepreneurs ; sans réalisation entrepreneuriale, pas de rendements capitalistes et pas de propulsion capitaliste. L'atmosphère des révolutions industrielles – l'atmosphère de 'progrès' – est la seule dans laquelle puisse survivre le capitalisme. » [*Business Cycles*, Vol. 2, p. 907].

Schumpeter s'intéresse plus particulièrement aux cinq secteurs moteurs du développement économique : l'industrie cotonnière, les chemins de fer, la sidérurgie, la construction automobile et la production d'électricité et il met l'accent sur trois innovations institutionnelles cruciales : la fabrique (*factory*), la société (*corporation*) et le système financier moderne. Schumpeter commence par définir une théorie générale de l'évolution capitaliste. Dans son modèle, « l'Innovation » qui se renouvelle continuellement, propulse l'économie qui est donc toujours dans un état agité.

« L'innovation est le facteur remarquable de l'histoire économique de la société capitaliste ou de ce qui est purement économique dans cette histoire ; elle est également responsable de la majeure partie de ce que nous attribuons, à première vue, à d'autres facteurs.» [*Business Cycles*, vol. 1, p. 86].

Ce sont les « Entrepreneurs » (*The New Men*), agissant dans les « Nouvelles Entreprises » (*New Firms*), qui impulsent « l'Innovation » [Schumpeter met des majuscules aux termes jugés importants].

Toutes les entreprises sont obligées de réagir en s'adaptant au changement, mais les réactions créatives viennent uniquement des décisions innovantes des « Entrepreneurs ».

Comme on l'a vu, l'innovation schumpetérienne peut prendre des formes diverses : « un nouveau produit », « une nouvelle forme d'organisation comme une fusion », « l'ouverture de nouveaux marchés ».

« La plupart des nouvelles entreprises sont créées sur une idée et avec un objectif bien précis. Leur vie disparaît quand l'idée est devenue obsolète ou que l'objectif a été atteint. C'est la raison pour laquelle les entreprises ne sont pas éternelles. Certaines sont, dès le départ, des échecs. D'autres peuvent avoir des accidents. D'autres meurent de leur mort « naturelle ». La cause « naturelle » est précisément l'incapacité de garder le rythme d'innovation qu'elles avaient quand elles étaient vigoureuses » [*Business Cycles*, vol. 1, pp. 94-95]

Les firmes innovantes n'apparaissent pas de façon régulière dans toute l'économie ; des groupes d'innovateurs émergent, à la suite d'une avancée technologique ou organisationnelle dans un secteur particulier, soit dans le même secteur, soit dans des secteurs qui y sont reliés. Ces innovations, qui mettent en péril les arrangements existants, déclenchent la résistance d'acteurs sociaux puissants et « l'histoire du capitalisme est remplie d'explosions et de catastrophes violentes ». « Il n'est pas du tout paradoxal de dire que le « progrès » déstabilise le monde économique, ou qu'il constitue, par son mécanisme, *un processus cyclique*. » [*Business Cycles*, vol. 1, p. 138].

Encadré : La Cowles Commission

La *Cowles Commission for Research in Economics* est un institut de recherche économique créé en 1932 par Alfred Cowles, homme d'affaires et économiste. La devise de la *Cowles Commission* est « Science is Measurement » et ses travaux visent à associer les mathématiques et les statistiques à la théorie économique. En 1939, la *Cowles Commission* s'installe à l'université de Chicago sous les directions successives de Theodore Yntema, Jacob Marschak et Tjalling Koopmans. Des tensions croissantes entre la *Cowles Commission* et la

faculté d'économie de l'université de Chicago conduisent Koopmans à transférer en 1955 l'institut, rebaptisé *Cowles Foundation*, à l'université de Yale. Plusieurs collaborateurs de la *Cowles Commission* ont obtenu le *Sveriges Riksbank Prize in Economic Sciences in Memory of Alfred Nobel* : Tjalling Koopmans, Kenneth Arrow, Gerard Debreu, James Tobin, Franco Modigliani, Herbert Simon, Lawrence Klein, Trygve Haavelmo et Harry Markovitz.

L'entrepreneur et le profit

Schumpeter s'intéresse ensuite au personnage clé du système, « l'Entrepreneur » (*New Man*) et à son complément indispensable, « le Profit ».

« L'Entrepreneur peut être, mais n'est pas nécessairement, la personne qui apporte le capital (...) Nous devons définir le terme que les bons économistes cherchent toujours à éviter : le capitalisme est le type d'économie privée dans lequel les innovations sont faites grâce à l'argent emprunté » et dans lequel « l'activité de l'entrepreneur est une fonction distincte par nature » [*Business Cycles*, vol. 1, p. 223].

« Le Profit est la prime qui est accordée à l'innovation réussie et il est temporaire par nature : il disparaît dans le processus de concurrence et d'adaptation qui suit » [*Business Cycles*, vol. 1, p. 105]. Lorsque les autres participants du marché constatent le niveau du Profit réalisé par l'Entrepreneur, ils essaient de reproduire l'Innovation ; l'Entrepreneur, de son côté, cherche à préserver son Profit élevé aussi longtemps que possible, par tous les moyens, y compris « l'agression dirigée contre les concurrents réels et potentiels » Schumpeter indique que « la loi des brevets est un des rares cas de reconnaissance légale du rôle du profit dans l'économie capitaliste », [*Business Cycles*, p. 107, note 1].

Trois ans plus tard, Schumpeter trouve une expression remarquable pour qualifier ce combat : « la destruction créatrice », ce qui est évidemment plus percutant que le simple terme d'obsolescence ! Mais le profit élevé de chaque entrepreneur innovant est temporaire, sauf dans les secteurs protégés par un monopole d'Etat.

L'intrusion d'une Nouvelle Entreprise dans un secteur existant entraîne toujours « un combat avec un ordre « ancien » qui cherche à interdire, à discréditer, ou à restreindre l'avantage que procure l'innovation à la Nouvelle Entreprise. « Pratiquement chaque entreprise qui naît est menacée et est immédiatement sur la défensive » [*Business Cycles*, Vol. 1, p. 107].

« Les innovations prises séparément impliquent, par nature, à la fois un « grand » pas en avant et un « grand » changement. Une voie ferrée qui passe dans une région qui n'en possédait pas modifie toutes les conditions préalables de localisation, de coûts de production, toutes les fonctions de production dans la région ; toutes les « façons de faire » qui étaient optimales auparavant ne le sont plus après. » [*Business Cycles*, Vol. 1, p. 101].

Les obstacles à l'innovation viennent des concurrents ; ils viennent aussi des travailleurs :

« Ce n'est que dans une minorité des cas que les travailleurs sont capables de comprendre que c'est le changement technologique qui est responsable de leur licenciement. Pour qu'ils s'en rendent mieux compte, il faudrait que les nouvelles machines soient installées dans l'usine existante sous les yeux des travailleurs et que le licenciement intervienne aussitôt après. » [*Business Cycles*, Vol. 1, p. 514, note 1].

Si le système capitaliste se stabilisait, explique Schumpeter :

« Il devrait y avoir une réticence croissante à investir ou même à réinvestir, une tendance à « vivre sur le capital », à recréer des rendements disparus par tous les artifices dont dispose une classe qui, même si elle est désormais économiquement inutile, pourrait encore, comme la classe féodale qui l'a précédée, conserver pendant un certain temps les pouvoirs qu'elle a acquis du temps où elle jouait une fonction économique. (...) Les désajustements, le chômage et la sous-utilisation des ressources – qui seraient maintenant d'une autre

nature – et des équilibres neutres, instables et ‘sous-normaux ‘ pourraient donc bien s’installer dans un monde sans expansion » [*Business Cycles*, Vol. 2, p. 1033]. Mais « un capitalisme stabilisé est une contradiction dans les termes ».

Un modèle qui ne peut pas être relié à des réalités observées statistiquement

Schumpeter a souvent le sens de la formule, mais la lecture de *Business Cycles* donne l’impression d’un auteur qui cherche à accumuler le plus de détails sur l’histoire des entreprises capitalistes depuis l’apparition du *factory system* en Angleterre à la fin du 15^{ème} siècle jusqu’à la lutte entre Ford et General Motors au milieu des années 1920, le tout au service d’une thèse intenable, la superposition de trois cycles prédéterminés.

Schumpeter insiste sur le fait que les innovations tendent à apparaître en « grappes » (*clusters*) et que ces «grappes d’innovations» représentent la cause des «vagues longues» correspondant aux cycles de Kondratieff. Il n’explique nulle part pourquoi il en est ainsi. Il se contente de reprendre l’idée exprimée dans son ouvrage de 1911, «l’apparition d’un ou plusieurs entrepreneurs facilite l’apparition d’autres» [*Theory of Economic Development*, p. 228]. Il n’explique pas non plus comment se constituent ces *clusters* et pourquoi leur apparition aurait lieu tous les cinquante ans.

Dans la note de lecture que publie l’influente *American Economic Review*, Simon Kuznets fait part des «doutes inquiétants» qu’il ressent à la lecture de *Business Cycles* [S. Kuznets, “Schumpeter’s *Business Cycles*”, *American Economic Review*, (30), 1940, pp. 257-271]. Ses commentaires sont particulièrement sévères :

« Quelle est précisément la connexion nécessaire entre le fait qu’à tout moment les fortes capacités entrepreneuriales sont rares (et les imitateurs sont nombreux) et le fait que les innovations auraient tendance à se grouper ? Etant donné qu’il y a une offre infinie d’innovations possibles (inventions et autres combinaisons), pourquoi un entrepreneur génial devrait attendre pour lancer une nouvelle innovation que son innovation précédente ait été si imitée et si répandue que la remise en cause de l’équilibre arrive à le bloquer lui-même dans sa trajectoire ? Si les imitateurs sont si rapidement prêts à suivre, pourquoi ne pourrait-on pas concevoir ces applications des fortes capacités entrepreneuriales, qu’elles soient représentées par une ou plusieurs personnes, comme grossissant en un flux continu, flux augmenté en proportion constante par les efforts des imitateurs. »
[“Schumpeter’s *Business Cycles*”, p. 263].

Pour Kuznets, le mécanisme cyclique qu’aurait découvert Schumpeter n’est absolument pas convaincant. Quant à l’utilisation par Schumpeter des données empiriques pour construire la périodisation des cycles, Kuznets affirme que « l’évaluation critique de ses conclusions, considérée comme une exposition systématique et testée des cycles d’affaires, aboutit à des résultats particulièrement désastreux. »

« On ne peut pas échapper à l’impression selon laquelle le modèle théorique du Professeur Schumpeter dans son état actuel ne peut pas être relié directement et clairement à des réalités observées statistiquement ; le manque total d’analyse statistique dans l’ouvrage est le résultat inévitable du modèle théorique adopté par l’auteur ; le recours à des présentations historiques et à une discussion de type qualitatif - alors que le cycle est essentiellement un concept quantitatif – est la conséquence de la difficulté de construire des procédures statistiques qui correspondraient au modèle théorique proposé. »
[“Schumpeter’s *Business Cycles*”, p. 266].

L’économiste américain d’origine russe Simon Smith Kuznets (1901 - 1985) a obtenu le *Sveriges Riksbank Prize in Economic Sciences in Memory of Alfred Nobel* en 1971 “pour son interprétation empiriquement fondée de la croissance économique qui a permis de renouveler

et d'approfondir la compréhension de la structure et du processus du développement économique et social. »

D'autres critiques d'« experts » sont plus favorables, mais, d'une manière générale, le livre est accueilli avec indifférence. La raison principale du manque d'intérêt pour l'énorme ouvrage réside dans la comparaison que le grand public – c'est-à-dire les journalistes – fait avec l'ouvrage de Keynes qui est paru trois ans plus tôt.

Personne n'a lu *La Théorie Générale* [Surtout pas le public français, puisque la traduction française de Largentaye date d'août 1939, et qu'elle n'est publiée qu'en 1942, sous l'Occupation, par les Editions Payot], mais tout le monde sait que le célèbre économiste anglais propose une explication de la Grande Dépression, qu'il a « conseillé » Roosevelt en lui donnant des remèdes pour éviter que cette catastrophe se reproduise !

De son côté, Schumpeter dit que la Grande Dépression est due à la conjonction de trois cycles, un phénomène qui s'est déjà produit et qui devrait se reproduire, et l'auteur ne propose pas de solution concrète : « Je ne recommande aucune politique économique et je ne propose aucun plan (...) Mon livre peut être utilisé pour tirer des conclusions pratiques les plus conservatrices ou les plus radicales. » [*Business Cycles*, Vol. 1, p. vi].

La place de *Business Cycles* dans l'histoire de la pensée économique

« *Business Cycles* peut, en fait, être considéré comme la dernière (et l'une des plus importantes) monographies de la 'Jeune Ecole historique allemande' ».

Dans le premier chapitre du livre, Schumpeter explique que les faits historiques sont indispensables pour faire avancer la science économique : « L'histoire générale (sociale, politique et culturelle), l'histoire économique, et plus particulièrement l'histoire industrielle sont non seulement indispensables mais représentent réellement les contributions les plus importantes pour la compréhension du problème. Toutes les autres données, toutes les autres méthodes, qu'elles soient statistiques ou théoriques, sont à leur service et elles sont plus qu'inutiles si elles sont mises en oeuvre sans la contribution de l'histoire » [*Business Cycles*, Vol. 1, p. 13].

On peut également considérer, comme le fait Paul Samuelson, qu'au bout d'un moment, les affirmations de *Business Cycles* « commencent à avoir le goût d'un alcool frelaté. » [Samuelson, P., "Joseph A. Schumpeter," *Dictionary of American Biography*, suppl. 4, 1946-1950 (New York, 1974), 723].

La typologie imagée des trois cycles, pont aux ânes des manuels français d'initiation économique, a toutefois la vie dure. Voir par exemple le chapitre copieusement illustré de schémas de mouvements de longue durée et de cycles majeurs « Les crises et les cycles économiques au 19^{ème} siècle » dans Maurice Niveau, *Histoire des faits économiques contemporains*, Paris : PUF, 1966.

Capitalisme, socialisme et démocratie

Le titre de l'ouvrage est assez trompeur, car le livre ne contient pas grand-chose d'important sur le socialisme et sur la démocratie, dit Thomas McCraw, "Review of Joseph A. Schumpeter *Capitalism, Socialism and Democracy*", Economic History Services, 2000.

Après l'échec de *Business Cycles*, Schumpeter écrit « pour se reposer » un livre destiné au grand public qui reprend sous une forme plus accessible les grandes lignes des réflexions de l'auteur sur l'évolution du capitalisme : « montrer qu'un type socialiste de société émergera inévitablement de la décomposition non moins inévitable de la société capitaliste. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. xiv]. Comme on l'a déjà noté, le livre reprend, en les développant, les idées-force de l'article « The instability of capitalism » paru en 1928.

« L'importance unique de la doctrine marxiste »

Le livre commence par cinquante-quatre pages consacrées à Karl Marx, « le Prophète, le Sociologue, l'Économiste, le Professeur ». Schumpeter admet dans l'introduction que la première partie ne sert à rien, mais qu'il tenait « à témoigner qu'il croit à l'importance unique du message de Marx ». « Nous reconnaissons que la lecture de cette partie de notre livre est laborieuse. Aucun des outils forgés par Marx n'est d'ailleurs employé dans le reste de l'ouvrage. Par conséquent, les lecteurs que le marxisme n'intéresse pas peuvent directement passer à la deuxième partie. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. xiv]. Il est difficile d'éviter de penser que Schumpeter se voit également très bien dans les quatre rôles qu'il attribue à Marx.

La présentation que Schumpeter fait de Marx est habile :

« Marx a perçu le processus de l'évolution industrielle plus clairement et il a réalisé son importance fondamentale plus complètement que n'importe quel économiste de son temps (...) Il en a assez fait pour se voir assigner un rang élevé parmi les fondateurs de l'analyse moderne des cycles (...) Marx a été le premier économiste important à reconnaître et à enseigner de façon systématique comment la théorie économique peut être transformée en analyse historique et comment l'exposé historique peut être transformé en *histoire raisonnée*. (...) Marx a discerné plus nettement qu'aucun autre écrivain de son temps, non seulement l'avènement de la grande entreprise, mais encore certaines des caractéristiques de l'état de choses subséquent » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 32, 34, 44].

Après ces éloges, le verdict final de Schumpeter sur l'œuvre de Marx est néanmoins négatif :

« En regard de cette réussite, on doit placer l'échec, à la fois causé par une intuition erronée et par une analyse défectueuse, de la prédiction, annonçant une paupérisation progressive, sur laquelle ont été fondées tant de spéculations marxistes relatives à l'évolution future des événements sociaux. Quiconque fait confiance à la synthèse marxiste, dans son ensemble, aux fins d'interpréter les situations et les problèmes actuels, a toutes chances d'être déplorablement induit en erreur. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 44].

Le lecteur du début du troisième millénaire peut porter le même jugement sur les intuitions de Schumpeter. Mais celui-ci peut répondre que « pour ce genre de choses, un siècle représente une courte période. », op. cit., p. 163.

Schumpeter réussit toutefois à montrer qu'en dépit de ses erreurs, Marx est d'accord avec la « prophétie schumpétérienne » :

« Même si les données et les raisonnements de Marx étaient encore plus erronés qu'ils ne le sont, ses conclusions n'en pourraient pas moins être valables dans la mesure où il affirme simplement que l'évolution capitaliste finira par détruire les fondements de l'économie capitaliste. Or, je crois qu'il en ira ainsi. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 31].

Le capitalisme réussit trop bien à améliorer le niveau de vie des masses !

A la page 61 de l'ouvrage, Schumpeter pose la question provocatrice : « Le capitalisme peut-il survivre ? » à laquelle il répond emphatiquement : « Non, je ne crois pas qu'il le puisse ». Dans l'introduction de l'ouvrage, il avait expliqué qu'il cherchait à « aboutir à une conclusion paradoxale : le capitalisme est en voie d'être tué par ses réussites mêmes ».

« La thèse que je vais tenter d'établir est que la performance effective et future du capitalisme est telle qu'elle infirme l'idée qu'il puisse succomber sous le poids de son échec économique ; au contraire, c'est son succès même qui mine les institutions sociales

qui le protègent, créant ainsi « inévitablement » des conditions dans lesquelles il sera incapable de vivre et qui désignent clairement le socialisme comme son héritier présomptif. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 62].

Dans le chapitre « Marx le Prophète », Schumpeter écrit : « Qu'on me permette de préciser ce point dès à présent : tout ce que je dirai dans la seconde partie relativement aux performances du capitalisme n'implique rien de plus que ce qu'a dit Marx. » Il lui faut donc montrer, comme l'a fait Marx en son temps, que le capitalisme est particulièrement performant :

« La machine capitaliste constitue, en dernière analyse, un mécanisme de production en masse, donc nécessairement synonyme de production pour les masses (...) Les tissus bon marché, les chaussures et les automobiles faites en série représentent des fruits caractéristiques de la production capitaliste : or en règle générale, de tels progrès n'ont guère amélioré le sort des riches. La reine Elizabeth possédait des bas de soie. La réussite capitaliste n'a pas consisté spécifiquement à procurer aux reines davantage de ces bas, mais à les mettre à la portée des ouvrières d'usine, en échange de quantités de travail constamment décroissantes (...) Quand nous considérons les fluctuations de longue durée de l'activité économique, l'analyse nous révèle la nature et le mécanisme de l'évolution capitaliste. Chacune de ces vagues comprend une « révolution industrielle », puis l'assimilation des effets de cette dernière (...) Ces révolutions remodelent périodiquement la structure existante de l'industrie en introduisant de nouvelles méthodes de production ; de nouveaux biens ; de nouvelles formes d'organisation (...) En d'autres termes, l'évolution capitaliste améliore progressivement le niveau de vie des masses, non pas en vertu d'une coïncidence, mais de par le fonctionnement même de son mécanisme. L'évolution capitaliste accomplit ce résultat à travers une série de vicissitudes dont la sévérité est proportionnelle à la rapidité du progrès réalisé – mais elle l'accomplit effectivement. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 67-68].

Schumpeter admet toutefois que le capitalisme n'est pas en mesure d'éradiquer le chômage :

« Je ne crois pas que le chômage soit un de ces maux, tels que la pauvreté, que l'évolution capitaliste pourrait finir par éliminer d'elle-même. Je ne crois pas non plus que le taux de chômage tende à augmenter à long terme. (...) Je considère que la tragédie réelle ne consiste pas dans le chômage *en soi*, mais dans le chômage aggravé par l'impossibilité de subvenir adéquatement aux besoins des chômeurs *sans compromettre les conditions du progrès économique ultérieur*. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 69-70].

La 'Destruction Créatrice' explique les performances du capitalisme

Schumpeter s'attache ensuite à montrer quels sont les facteurs qui expliquent la réussite du capitalisme. Il n'est guère surprenant de retrouver les arguments déjà développés dans les deux ouvrages précédents *La théorie du développement économique* et *Business Cycles*.

« Le point essentiel à saisir consiste en ce que, quand nous traitons du capitalisme, nous avons affaire à un processus d'évolution. Il peut paraître singulier que d'aucuns puissent méconnaître une vérité aussi évidente et, au demeurant, depuis si longtemps mise en lumière par Karl Marx. (...) Le capitalisme, répétons-le, constitue de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourra jamais le devenir (...) En fait, l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle (...) Le processus de mutation industrielle – si l'on me passe cette expression biologique – révolutionne incessamment *de l'intérieur* la structure économique, en détruisant continuellement ses éléments vieillissants et en créant continuellement des éléments neufs (...) A strictement parler,

ces révolutions ne sont pas incessantes : elles se réalisent par poussées disjointes, séparées les une des autres par des périodes de calme relatif. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 82-83].

Les pratiques monopolistiques ne sont pas condamnables

La dernière partie de l'analyse économique du capitalisme porte sur le rôle de la concurrence, de la stratégie des affaires (*business strategy*) à l'intérieur de « l'ouragan perpétuel de destruction créatrice ». Pour pouvoir ultérieurement montrer qu'un système socialiste peut se substituer au système capitaliste, il lui faut prouver qu'un certain stade d'évolution industrielle a été atteint dans lequel « les marchés » sont remplacés par des pratiques monopolistiques.

«Le problème que l'on envisage d'habitude est de savoir comment le capitalisme administre les structures existantes, tandis que la question pertinente est de savoir comment il les crée et comment il les détruit (...) Les économistes commencent – enfin – à se débarrasser des œillères qui ne leur laissaient pas voir autre chose que la concurrence par les prix (...) Dans la réalité capitaliste (par opposition avec l'image qu'en donnent les manuels), ce n'est pas cette forme de concurrence qui compte, mais bien celle inhérente à l'apparition d'un produit, d'une technique, d'une source d'approvisionnement, d'un nouveau type d'organisation – c'est-à-dire la concurrence qui s'appuie sur une supériorité décisive aux points de vue coût et qualité et qui s'attaque aux fondements et à l'existence même des firmes existantes (...) Il n'existe pas de motif valable dans tous les cas qui justifie le démembrement sans discrimination des trusts ou l'ouverture de poursuites contre toutes les pratiques pouvant être qualifiées de restriction commerciale (...) Les économistes, les fonctionnaires, les journalistes et les hommes politiques de ce pays affectionnent de toute évidence le terme « monopole » parce qu'il a fini par devenir un terme péjoratif avec lequel on excite à coup sûr l'hostilité du public (...) Non seulement ces unités géantes surgissent du processus de destruction créatrice et fonctionnent selon des modalités qui diffèrent complètement de celles inhérentes à un plan statique, mais encore, dans bien des cas d'une importance décisive, elles fournissent le seul cadre permettant d'atteindre les objectifs visés (...) En dernière analyse, l'agriculteur américain, les charbonnages britanniques, l'industrie textile anglaise ont, entre les deux guerres, coûté bien davantage aux consommateurs et ont compromis beaucoup plus gravement la production totale que cela n'aurait été le cas si chacune de ces branches avait été contrôlée par une douzaine d'hommes de valeur. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 84, 91, 100, 101, 106].

Schumpeter conclut cette partie en affirmant : « Il est tout à fait faux de dire, comme le font tant d'économistes, que l'esprit d'entreprise capitaliste et le progrès technique ont été deux facteurs distincts du développement de la production ; en fait, il s'agit essentiellement d'une seule et même entité, ou encore, si l'on préfère, le premier a été la force propulsive de l'autre. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 110].

Les raisons sociologiques de la disparition du capitalisme

Schumpeter abandonne alors son analyse économique – dont on a vu qu'elle était fortement influencée par les écrits de Karl Marx - pour devenir sociologue et étudier « l'aspect culturel de l'économie capitaliste – à sa superstructure socio-psychologique, pour employer le langage marxiste – et à la mentalité qui caractérise la société capitaliste et, en particulier, la classe bourgeoise. »

L'objectif est de montrer qu'il y a dégénérescence interne du système, par la disparition progressive de l'entrepreneur, par la destruction de la structure institutionnelle de la société et par une hostilité croissante au capitalisme. On peut dire sans exagération que Schumpeter modernise les grandes fresques historico-sociologiques de l'Ecole historique allemande, en particulier celles de Wilhelm Roscher et de Werner Sombart.

Sa démonstration s'articule autour des points suivants :

I. En dépit de ses performances économiques, le capitalisme n'est pas apprécié par les masses populaires :

- « Je ne suis pas disposé à soutenir, en me fondant sur des considérations de performance, que l'intermède capitaliste a des chances de se prolonger. (...) En ce qui concerne la performance économique {du capitalisme}, il ne s'ensuit pas que les hommes soient « plus heureux » ou même « plus à leur aise » dans nos sociétés industrielles contemporaines qu'ils ne l'étaient dans un village ou un manoir médiéval. (...) Un progrès séculaire considéré comme allant de soi, associé à une insécurité individuelle douloureusement ressentie, constitue évidemment la meilleure des huiles à jeter sur le feu de l'agitation sociale (...) Au demeurant, il n'est guère d'absurdité avancée au sujet du capitalisme qui n'ait trouvé de champion en la personne d'un économiste professionnel. (...) A la différence de tout autre type de société, le capitalisme, en raison de la logique même de sa civilisation, a pour effet inévitable d'éduquer et de subventionner les professionnels de l'agitation sociale ».

II. Le capitalisme détruit progressivement toutes les institutions qui le soutiennent :

- « L'évolution capitaliste a anéanti ou poussé très loin la destruction des aménagements institutionnels du monde féodal – le manoir, le village, la guilde artisanale. (...) En brisant le cadre précapitaliste de la société, le capitalisme a rompu, non seulement les barrières qui gênaient ses progrès, mais encore les arc-boutants qui l'empêchaient de s'effondrer (...) L'évolution capitaliste, en substituant un simple paquet d'actions aux murs et aux machines d'une usine, dévitalise la notion de propriété (...) Finalement il ne restera *personne* pour se soucier réellement de la défendre – personne à l'intérieur et personne à l'extérieur des enceintes des sociétés géantes. (...) Il existe une 'cause interne' d'affaiblissement encore plus importante, à savoir la désintégration de la famille bourgeoise ».

III. L'université forme des intellectuels déçus par le capitalisme:

- « L'une des caractéristiques les plus importantes des derniers stades de la civilisation capitaliste consiste dans l'expansion vigoureuse de l'appareil éducatif et, notamment, des facilités accordées à l'enseignement supérieur. (...) Celui qui a fréquenté l'université devient facilement psychiquement inemployable dans des occupations manuelles sans être devenu pour autant employable, par exemple, dans les professions libérales (...) Par ailleurs tous ces diplômés, en chômage ou mal employés ou inemployables, sont refoulés vers les métiers dont les exigences sont moins précises. Ils gonflent les rangs des intellectuels, au sens strict du terme, c'est-à-dire sans attaches professionnelles. Ils entrent dans cette armée avec une mentalité foncièrement insatisfaite. L'insatisfaction engendre le ressentiment ».

IV. Les intellectuels hostiles au capitalisme obligent les pouvoirs publics à prendre des mesures qui dégradent l'efficacité du système économique :

- « L'évolution capitaliste engendre un mouvement de travailleurs qui n'est évidemment pas créé par le groupe intellectuel, mais que les intellectuels ont envahi ; (...) Ne disposant d'aucune autorité authentique, l'intellectuel doit flatter, promettre et inciter, flatter les ailes gauches et les minorités extrémistes, soutenir les cas douteux et marginaux, pousser aux revendications extrêmes. (...) L'atmosphère sociale explique pourquoi les pouvoirs publics deviennent toujours davantage hostiles aux intérêts

capitalistes et en arrivent finalement à refuser par principe de tenir compte des exigences inhérentes au système capitaliste et à en gêner sérieusement le comportement ».

V. Les hommes d'affaires ne sont pas des leaders politiques et ils ne sont pas capables de défendre leurs intérêts :

- « Si l'on compare le type de l'industriel ou du commerçant à celui du seigneur médiéval... à coup sûr, aucun des deux n'est imprégné de l'un de ces fluides mystiques qui seuls importent quand il s'agit de gouverner les hommes... Un génie des affaires est souvent parfaitement incapable de fermer le bec d'une oie – que ce soit dans un salon ou sur une estrade électorale... Il préfère rester dans son coin et ne pas se mêler de politique... La conclusion s'impose : la bourgeoisie est politiquement désarmée et incapable, non seulement de diriger la nation, mais même de défendre ses propres intérêts de classe, ce qui revient à dire qu'elle a besoin d'un maître. (...) Aux Etats-Unis, aucune résistance sérieuse n'a été opposée sur aucun point, de 1930 à 1940, à l'imposition de charges financières écrasantes ou à la promulgation d'une législation du travail incompatible avec une gestion efficace de l'industrie. (...) La seule explication que l'on puisse donner de la résignation des victimes des *New Deals* contemporains, c'est que l'ordre bourgeois n'a plus de sens pour la bourgeoisie elle-même ». [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 124-163].

Les arguments développés par Schumpeter combinent habilement l'analyse de l'économie des Etats-Unis – qui démontre les réussites du capitalisme – et l'analyse sociologique de la décomposition sociale que l'Europe a connue depuis la Première guerre mondiale – qui justifie les visions apocalyptiques de l'ouvrage. Schumpeter reconnaît qu'il existe une « exception américaine », mais que cette exception n'est que temporaire : « Le système de valeurs qui est sorti de la tâche nationale de développement des possibilités économiques du pays a attiré pratiquement tous les gens brillants et a imprimé les attitudes du businessman sur l'âme de la nation. (...) Les conditions favorables mithridatisent le poison. »

Le socialisme peut-il fonctionner ? On ne saurait en douter

La réponse de Schumpeter est positive mais, comme toujours, suffisamment ambiguë pour ne pas se présenter comme une prophétie : « On ne saurait en douter si l'on admet, premièrement, que le stade idoine d'évolution industrielle a été atteint et, deuxièmement, que les problèmes de transition peuvent être résolus avec succès. ».

Assez bizarrement, si l'on ne se souvient pas de l'admiration que portait Schumpeter pour les travaux de Walras et de l'Ecole de Lausanne, l'essentiel de la démonstration repose sur l'idée qu'il est possible de « mimer » le marché capitaliste concurrentiel pour déterminer prix et quantités et de réaliser ainsi une planification optimale :

« Par société socialiste, nous désignerons un système institutionnel dans lequel une autorité centrale contrôle les moyens de production et la production elle-même (...) Pour ma part, je ne peux me représenter une organisation socialiste que sous la forme d'un appareil bureaucratique gigantesque et tentaculaire (...) Est-il possible de dériver des données d'un système socialiste, tout en respectant les principes du comportement rationnel, des décisions rigoureusement déterminées en ce qui concerne les biens à produire et leurs modalités de production ou, pour énoncer la même question en termes d'économie mathématique, ces données et ces principes fournissent-ils dans les conditions d'une économie socialiste, au Comité Central ou au ministère de la Production des équations qui soient indépendantes, compatibles et suffisamment nombreuses pour déterminer de façon univoque les inconnues du problème ? On doit répondre par l'affirmative. Il n'existe aucune fêlure dans la logique pure du socialisme (...) C'est à l'économiste Enrico Barone

que l'on doit d'avoir résolu le problème avec une lucidité telle qu'il a laissé peu de choses à faire à ses émules, sinon d'élaborer sa solution et de clarifier certains points d'importance secondaire (...) La bureaucratie socialiste disposerait de renseignements suffisants pour être à même, premièrement, d'évaluer avec un degré d'approximation raisonnable les quantités de production correctes en ce qui concerne les principales branches et, pour le surplus, il ne lui resterait plus qu'à procéder à des ajustements par voie de tâtonnements méthodiques. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 167-182].

Dans « la riche moisson des travaux ultérieurs », Schumpeter cite « tout spécialement » ceux d'Oscar Lange, et il ne fait nulle mention de la critique fondamentale adressée dès 1940 par Friedrich Hayek à tous les modèles de « planification optimale ». Il est vrai qu'Oskar Lange, quittant les Etats-Unis en 1945 pour revenir comme grand économiste marxiste en Pologne stalinienne, peut encore écrire dans les années 1960 sans être vraiment démenti : « Si j'avais à réécrire aujourd'hui mon article [« On the Economic Theory of Socialism »], ma tâche serait beaucoup plus simple. Je répondrais à Hayek : quel est le problème ? Mettons les équations simultanées dans un ordinateur et nous obtiendrons la solution en moins d'une seconde. » En 1974, l'Université de sciences économiques de Wroclaw a pris le nom du célèbre économiste qui s'était distingué dans la Pologne communiste des années 1950 en publiant l'article hagiographique : « Les lois économiques de la société socialiste à la lumière du dernier ouvrage de Joseph Staline », *Nauka Paulska.*, 1953.

Non seulement le ministère de la Production serait capable de réaliser l'efficacité statique, affirme Schumpeter, mais il serait capable « de faire preuve, par rapport au capitalisme du *big business* d'une supériorité comparable à celle que les trusts ont manifestée par rapport au capitalisme concurrentiel ». Schumpeter s'enflamme même jusqu'à affirmer que le système socialiste serait en mesure d'éviter les crises cycliques !

« La planification du progrès (en particulier la coordination systématique et la répartition ordonnée dans le temps des créations d'entreprises dans toutes les branches) serait incomparablement plus efficace, aux fins d'inhiber les poussées anormales d'activité et les réactions dépressives. (...) En fait, de telles mesures socialistes élimineraient les causes des essors et des effondrements cycliques, alors qu'en régime capitaliste, il est seulement possible de les éliminer. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 196].

Quant aux problèmes humains posés par le fonctionnement du système socialiste, Schumpeter pense qu'ils seront résolus par les « convictions morales » de certains participants :

« Les socialistes convaincus tireront satisfaction du simple fait de vivre dans une société socialiste. Le pain socialiste peut fort bien avoir meilleur goût que le pain capitaliste simplement parce que c'est du pain socialiste, et il pourrait en être ainsi même si on y trouvait des souris. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, pp. 206].

Il compte également sur le recours à des mesures autoritaires acceptées par la population :

« Le socialisme pourrait être le seul moyen de restaurer la discipline du travail. (...) Il sera beaucoup plus facile pour la gestion socialiste d'employer les instruments d'autorité disciplinaire, quels qu'ils soient, mis à sa disposition. L'hostilité du groupe des intellectuels aura pris fin et l'hostilité de tel ou tel d'entre eux sera contenue par une société qui aura de nouveau foi dans ses propres normes. Une telle société saura diriger avec fermeté la jeunesse. Enfin, répétons-le, l'opinion publique ne tolérera plus des pratiques considérées par elle comme semi-criminelles. Une grève sera qualifiée de mutinerie. » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 223].

Certains commentateurs affirment toutefois que Schumpeter n'est peut-être pas dupe de ses propres affirmations : « On ne doit jamais perdre un seul instant de vue que les supériorités concevables du socialisme pourraient se convertir à l'expérience en infériorités effectives » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, p. 199]

La Marche vers le Socialisme

Quelques jours avant sa mort, Schumpeter reprend le thème de la transition vers le socialisme dans une communication au congrès de l'*American Economic Association*. Son allocution comporte un sous-titre : « les répercussions de la situation actuelle de pression inflationniste sur l'avenir économique des Etats-Unis ». Schumpeter se livre à une attaque en règle des politiques interventionnistes utilisées aux Etats-Unis depuis 1934 et poursuivies depuis cette date par les administrations démocrates. Il parle de « la maison démontable, à mi-chemin entre capitaliste et socialisme » que veulent construire les économistes partisans d'un '*capitalisme travailliste*'. Son cri d'alarme s'organise en deux parties :

I. Les institutions capitalistes sont déjà profondément transformées :

- « Le processus de désintégration de la société capitaliste a avancé : il suffit d'observer la facilité avec laquelle ses implications sont acceptées par la classe des affaires elle-même et par les économistes qui se considèrent comme opposés au socialisme. Ces derniers se rallient sans discussion et ils donnent même leur approbation : 1° aux différentes politiques de stabilisation économique visant à prévenir les récessions – en d'autres termes, à une forte dose d'interventions publiques visant le « plein emploi » ; 2° à la désirabilité d'une plus grande égalité des revenus ; 3° à tout un assortiment de mesures de réglementation des prix, assaisonnées de slogans contre les « trusts » ; 4° au contrôle public sur les marchés du travail et du crédit ; 5° à une extension indéfinie de la catégorie des besoins qui devraient être satisfaits par l'initiative publique, soit gratuitement, soit selon le principe appliqué à la rémunération des services postaux ; enfin, bien entendu, 6° à tous les types de sécurité sociale. »

Schumpeter se livre immédiatement à une pirouette en affirmant : « On se méprendrait complètement sur mon argumentation si l'on s'imaginait que je désapprouve ou que je désire critiquer aucune des mesures que je viens d'énumérer. Je ne suis pas non plus de ceux qui les qualifient, toutes ou certaines, de « socialistes ».

Au passage, Schumpeter se moque des économistes libéraux qui cherchent à s'organiser pour résister aux tendances de socialisation rampante des économies capitalistes :

« Il existe, m'a-t-on dit, une montagne suisse sur laquelle se sont tenus des congrès d'économistes qui ont condamné la plupart, sinon tous les points d'un tel programme. Mais ces anathèmes sont tombés dans le vide et n'ont même pas suscité de contre-attaques. »

[La Société du Mont-Pèlerin est créée le 10 avril 1947 lors d'une conférence organisée par Friedrich Hayek au Mont Pélerin, une station suisse proche de Montreux. Trente-six personnalités participent à la conférence inaugurale dont quatre futurs lauréats du *Sveriges Riksbank Prize in Economic Sciences in Memory of Alfred Nobel*, Maurice Allais, Milton Friedman, Friedrich Hayek et George Stigler].

II. Les tensions inflationnistes accélèrent cette évolution :

- « La crise mondiale et la Seconde Guerre mondiale ont agi comme des « accélérateurs » supplémentaires dont les Etats-Unis, cette fois, ressentent les effets. (...) L'un des facteurs les plus puissants parmi ceux qui contribuent à accélérer les mutations sociales consiste dans l'inflation. (...) L'économie nationale est entraînée vers la situation keynésienne dans laquelle le taux nominal des salaires n'affecte plus la production, ni l'emploi, mais seulement la valeur de l'unité monétaire. (...) Un état de pression inflationniste perpétuelle se traduira qualitativement par toutes les conséquences – affaiblissement du cadre social de la nation et renforcement des tendances subversives – que tout économiste compétent a coutume d'associer aux inflations plus spectaculaires. Certains des remèdes normaux applicables à de telles situations inflationnistes l'aggraveront même. (...) Le contrôle des prix peut se traduire par une capitulation de l'initiative privée devant l'autorité publique, c'est-à-dire un grand pas dans la direction de l'économie intégralement planifiée. (...) Les stagnationnistes se trompent dans leur diagnostic des motifs en vertu desquels le progrès capitaliste doit faire place à la stagnation – mais il est parfaitement possible que

l'expérience confirme leur pronostic de stagnation... si le secteur public leur prête suffisamment main-forte. »

A chacun son Schumpeter !

Les premiers commentaires réellement élogieux sur l'œuvre de Schumpeter concernent *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*.

De façon amusante, ils sont le fait d'intellectuels anti-capitalistes, « compagnons de route » des partis socialistes et communistes et admirateurs d'utopies, ceux-là mêmes que Schumpeter a décrit de la façon suivante : « Les intellectuels se distinguent des autres écrivains et orateurs par le fait qu'ils n'assument aucune responsabilité directe en ce qui concerne les affaires pratiques... L'intellectuel, en général, ne possède aucune connaissance de première main que seule fournit l'expérience... Sa meilleure chance de s'imposer tient aux problèmes qu'il suscite ou pourrait susciter » [*Capitalism, Socialism and Democracy*, op. cit., p. 147].

Ce qui séduit dans les années 1940 et 1950 des économistes comme Joan Robinson ou Ben Seligman est sans doute bien expliqué par Daniel Bell :

« L'attrait de *Capitalisme, Socialisme et Démocratie* pour les intellectuels de la « vieille gauche » est évident. Il est rare de trouver un économiste ayant un sens tragique de la vie.

De plus, sa doctrine permet aux critiques du capitalisme de gagner sur tous les tableaux : le capitalisme a été positif, mais il est devenu bureaucraté et déshumanisé. » [Bell, Daniel.

"The Prospects of American Capitalism: On Keynes, Schumpeter, and Galbraith." In Daniel Bell. *The End of Ideology*. Glencoe, IL: The Free Press, 1960].

Les auteurs conservateurs ne tardent pas à apprécier eux aussi, mais pour des raisons bien différentes, le livre du Professeur de Harvard. En s'appuyant sur les pages dithyrambiques consacrées aux entrepreneurs audacieux et innovants, et en utilisant le concept d'innovation de la *Théorie du développement économique*, il leur est possible d'affirmer que les innovations remarquables ne dépendent pas des politiques interventionnistes de l'Etat. Dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*, l'innovation peut au contraire devenir routinière, bureaucratique, à la limite « automatisée », dans les grandes entreprises. Le livre de Schumpeter, que certains censeurs accusaient de défendre la cause du socialisme, devient ainsi une arme pour lutter contre les tendances à la socialisation de l'investissement préconisées par les écrits de Keynes !

Les révolutions étudiantes de la fin des années 1960 semblent apparemment donner raison au « prophète » Schumpeter, même si, rétrospectivement, son analyse de la radicalisation progressive des intellectuels et de leur influence croissante sur le mouvement ouvrier s'est révélée inexacte – jusqu'à présent, dirait Schumpeter ! -.

Les démocrates américains [Robert Reich, *The Next American Frontier*, Crown, 1983] et les socialistes français se servent à leur tour de Schumpeter, à partir des années 1980, comme d'un talisman permettant de montrer leur distanciation par rapport au keynésianisme et leur respect nouveau pour l'entrepreneur. Dans *Au propre et au figuré*, Fayard, 1988, Jacques Attali – à l'époque conseiller spécial du président de la République F. Mitterand - n'hésite pas à affirmer que le marché peut se combiner avec le collectivisme et que le collectivisme peut coexister avec la démocratie parlementaire...

Schumpeter devient l'économiste favori de la « nouvelle gauche » dont le discours serait à peu près : « L'innovation est l'essence du progrès économique ; le profit est un moteur de la croissance économique ; la formation de capital est essentielle pour l'investissement, qui finance les augmentations de productivité nécessaires pour créer de nouvelles richesses ». En fait, comme on l'a vu, Schumpeter explique que l'innovation est financée par le crédit bancaire.

Mais n'oublions pas que Schumpeter est également une idole des mouvements corporatistes et des catholiques intégristes. Dans le chapitre 7 (non réédité) de l'édition originale de la *Théorie de l'évolution économique* publiée en 1912, Schumpeter souligne le rôle des leaders qui doivent exercer leur pouvoir sur des masses indolentes qui ne sont pas réellement intéressées par les idées nouvelles. Le leader rassemble des partisans pour fonder une école ou un mouvement et il fait passer son programme dont il importe peu que les idées soient valides. Il ne s'agit pas de remarques isolées. Dès 1937, Schumpeter fait savoir qu'il est favorable au régime de Franco. Les avis sont partagés sur les tendances anti-sémites et profascistes de Schumpeter. Certains de ses amis affirment que Schumpeter cherche simplement à choquer et provoquer son audience. [Richard Swedberg, *Schumpeter : A Biography*, op. cit., p. 3].

Dans son dernier texte, « La Marche vers le Socialisme », Schumpeter écrit : « Une réorganisation de la société selon les directives de l'encyclique *Quadragesimo Anno*, bien que n'étant apparemment réalisable que dans les sociétés catholiques ou dans celles où la position de l'Eglise catholique est suffisamment forte, procurerait, à n'en pas douter, une alternative au socialisme qui permettrait d'éviter 'l'Etat omnipotent' ». L'encyclique du Pape Pie XI dont le sous-titre est « Sur la reconstruction de l'ordre social » est publiée en 1931, soit quarante ans – d'où son nom - après l'encyclique du Pape Léon XIII intitulée *Rerum Novarum* [Des choses nouvelles] dont le sous-titre était « Sur la condition des travailleurs ». Les deux encycliques prônent le corporatisme comme moyen de favoriser la collaboration de classes et de s'opposer à la lutte des classes.

Que faut-il retenir de l'influence de Joseph Schumpeter ?

Ce qui sauve réellement l'œuvre de Schumpeter est le renouveau de l'intérêt pour son système économique général, un réexamen qui date de l'éclipse du keynésianisme à partir de la déflation des années 1970. La révolution dans la théorie économique qu'apporte Schumpeter consiste dans toute une série d'affirmations iconoclastes : le pouvoir de marché n'entraîne pas nécessairement l'exploitation, la concurrence n'assure pas nécessairement l'utilisation efficiente des ressources, l'innovation est indépendante de la taille de la firme innovante, l'esprit d'entreprise peut se trouver aux niveaux les plus humbles du monde des affaires. L'ouvrage de S.G. Winter et R.R. Nelson, *An Evolutionary Theory of Economic Change*. Cambridge: Harvard University Press, publié en 1982, suscite un intérêt croissant pour les intuitions schumpétériennes dans lesquelles *Capitalisme, Socialisme et Démocratie* n'occupe qu'une place marginale par rapport à la *Théorie de l'évolution économique*. Schumpeter qualifiait lui-même son dernier ouvrage de « *parergon* » (quelque chose de superflu). La vague schumpétérienne s'intensifie avec la création en 1986 de l'*International Schumpeter Society* et le lancement en 1991 du *Journal of Evolutionary Economics*.

Laissons la parole une dernière fois à Schumpeter qui explique, dès 1943, pourquoi ses travaux resteront populaires :

« Il n'y a rien dans mes structures économiques qui ne s'appuie sur un élément vivant de la réalité. Cela ne représente pas toujours un avantage. Mes théories sont réfractaires aux formulations mathématiques. Elles ne pourront jamais être aussi routinières (*cut and dried*) que le système keynésien. Mais il y a des avantages compensatoires, et l'un d'entre eux est que de nombreuses personnes me disent, comme vous venez de le faire : 'Oui, tout est bien vrai. Je le sais par mon expérience et mes observations personnelles. » [Richard Swedberg, op. cit., p. 230].

Schumpeter et les points qui recueillent l'assentiment général des économistes.

8. La concurrence est souvent imparfaite

9. L'innovation

13. Les facteurs de croissance